

> certains moments de l'année, il fallait le conserver et le stocker. Les tribus considéraient que le travail de préparation du saumon en vue de sa conservation incombait aux femmes. Toutefois, elles confiaient aussi cette tâche à des esclaves des deux sexes, créant ainsi des excédents de saumon séché. Autre exemple : au cours du siècle précédant l'arrivée des Européens, nombre d'Amérindiens des Grandes Plaines se sont enrichis par la production et le commerce de vêtements et de peaux de bison richement travaillées. Leur fabrication requérait une abondante main-d'œuvre féminine. L'archéologue Judith Habicht-Mauche, de l'université de Californie à Santa Cruz, a découvert que les Indiens des plaines capturaient des femmes issues des cultures villageoises pueblo afin d'augmenter le nombre de leurs épouses. Des restes de poterie fabriquée dans les plaines par des techniques associées à la culture pueblo permettent de suivre à la trace ces femmes capturées. La coopération entre de nombreuses épouses pouvait doubler la production de peaux de bisons et accroître considérablement la richesse et le statut d'un homme, a souligné Judith Habicht-Mauche.

Les ressources produites par les captifs permettaient aux chefs et à ceux qui aspiraient à le devenir de contourner leurs obligations à l'égard de leurs parents de façon à consolider leur pouvoir social et économique. Aux Philippines, les femmes captives produisaient de la nourriture, des textiles ou de la poterie. Les chefs utilisaient les biens excédentaires pour organiser des fêtes et convaincre ainsi les guerriers de les suivre, de se battre pour eux, ce qui faisait grossir leurs armées, pendant que les chefs aspirants bâtissaient leur fortune en faisant commerce de biens à travers toute l'Asie du Sud-Est.

Les Conibos du Pérou avaient une façon similaire de convertir les biens excédentaires résultant du travail des captifs en pouvoir et en statut : ils rivalisaient dans l'organisation de fêtes. Selon l'archéologue Warren DeBoer, du Queens College, à New York, spécialiste du peuple conibo, il était important pour les Conibos ambitieux d'avoir de nombreuses femmes au travail pendant la fête. Tant les épouses traditionnelles que les captives concubines cultivaient le manioc et le brasaient pour obtenir l'aliment central de ces agapes : la bière. Plus un homme avait de femmes – et les raids sur les petits villages de la haute vallée en assuraient un apport régulier – plus la production familiale de bière augmentait. Plus un homme offrait de bière, plus ses festins étaient grands et plus son prestige augmentait. Il semble que cette dynamique était profondément enracinée : la découverte de céramiques du premier

millénaire servant au brassage, au stockage et à la consommation de bière suggère que ce type de fêtes et les captives qui les rendaient possibles étaient déjà un phénomène répandu chez les ancêtres préhistoriques des Conibos et dans d'autres sociétés anciennes.

## LES CAPTIFS INCARNAIENT LA RICHESSE

Les captifs ne produisaient pas seulement de la richesse, mais l'incarnaient directement. Presque toutes les petites sociétés que j'ai étudiées ont donné, échangé ou vendu des personnes capturées. Comme c'était le cas dans le système esclavagiste mis en place dans le sud des États-Unis, ces personnes de bas statut social étaient des biens de prestige, souvent les plus précieux de ce que possédaient les hommes. Sur la côte nord-est de l'Amérique du Nord, les groupes amérindiens

## ESCLAVES, DÉPENDANTS ET NAISSANCE DES PREMIERS ÉTATS

**C**atherine Cameron veut montrer dans son article que les captifs ont joué un rôle dans la naissance de sociétés étatiques. Elle souligne pour cela leur contribution à l'émergence des inégalités sociales au sein des petites sociétés. Pour autant, on peut penser que dans ces tribus, des chefs rivaux se surveillaient les uns les autres et que, de façon générale, le tissu social avait une résistance naturelle à l'appropriation de l'essentiel du pouvoir par un seul individu. Dès lors, comment certains chefs sont-ils parvenus à obtenir un pouvoir personnel exorbitant ?

En 2001, dans *L'esclave, la dette et le pouvoir*, l'anthropologue français Alain Testart, disparu en 2013, choisit une définition juridique de l'esclavage. « Ce n'est jamais le fait qui définit l'esclave, c'est le droit »,

écrit-il. Cela l'amène à distinguer entre les « sociétés esclavagistes », où le statut d'esclave tend à être définitif, et les « sociétés à esclavage », où il varie.

Dans deux livres publiés en 2004, *Les Morts d'accompagnement* et *L'Origine de l'État*, il propose une explication de la prise de tout le pouvoir par un individu dans une société à esclavage. À l'aide de nombreuses données ethnographiques, il montre que « les fidélités personnelles qui assurent le pouvoir sont aussi susceptibles d'y conduire ». Un futur despote doit en effet imposer son pouvoir (grâce à des guerriers fidèles), l'organiser (grâce à des clients fiables) et l'étendre (grâce à des clients nombreux). Il n'y parvient que s'il a multiplié les fidélités personnelles en créant de nombreux « dépendants ». L'esclavage de guerre est la première source de tels dépendants à laquelle on pense. Toutefois, bien d'autres mécanismes permettaient d'en produire : esclavage pour dette, pour racheter des membres de sa famille que l'on avait été contraint de vendre, voire « pacte de sang » et autres formes d'assermentation, etc., ce que Testart résume par la notion d'« esclavage interne ». Par définition, la vie même de ces dépendants était engagée jusqu'à la mort par la fidélité due à leur maître. Les obligations incontournables qui en résultaient sur le champ de bataille ou dans le service du maître auraient été la source du pouvoir nécessaire pour s'imposer au corps social. Testart a identifié trois strates concentriques de dépendants. C'est dans le « premier cercle », rassemblant les « amis jurés » et les « esclaves de la couronne », qu'il identifie les fidélités qui étaient sans doute cruciales dans la prise de pouvoir.

FRANÇOIS SAVATIER  
Pour la Science